

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

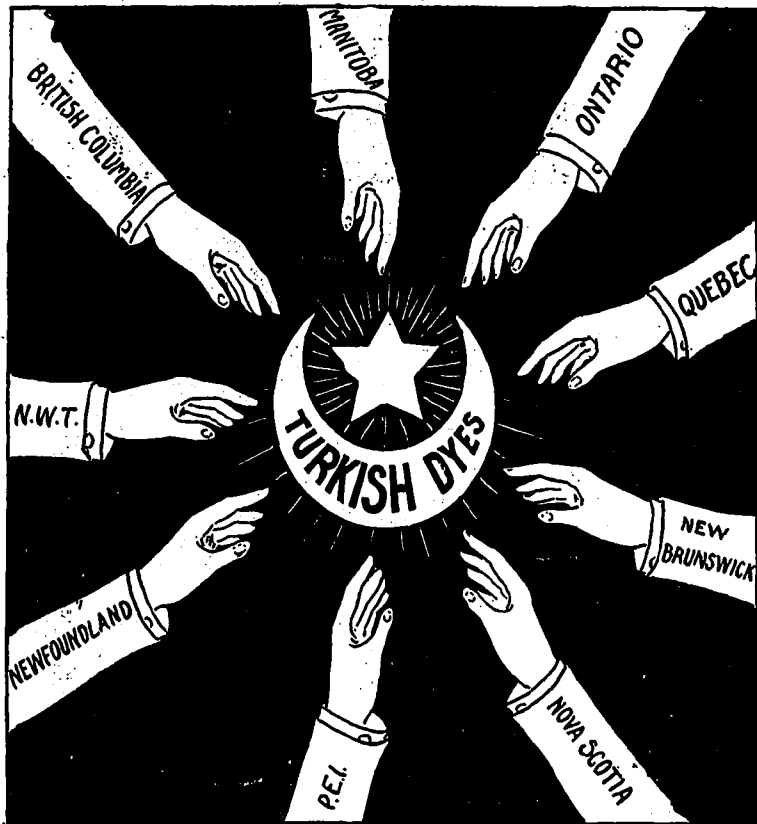
Vol. I. No 4

MONTREAL, 15 MARS 1900.

Un an 25 cts. Le numero 3 cts.



LEUR PREMIÈRE EFFUSION.



Tous les veulent

Les "Turkish Dyes" teignent le Coton, la Laine, la Soie, les Plumes et autres articles excellemment. . .

Envoyez-nous une carte postale pour avoir notre brochure gratuite : "COMMENT BIEN TEINDRE." : : :

BRAYLEY SONS & CIE

58 WELLINGTON, MONTREAL.



LE GRAND REMEDE CANADIEN

SPRUCINE

Pour les Rhumes, l'Enrouement, le Croup, l'Asthme, la Bronchite, la Coqueluche



Dans les cas de toux obstinée et de Consommation pulmonaire, etc., où les médecins ordonnent l'huile de Foie de Morue, on trouvera très avantageux d'y ajouter une dose de SPRUCINE, qui rendra l'huile plus agréable à prendre et plus efficace.

Sprucine! Est une préparation véritable de Gomme d'Épinette, de Cerisier Sauvage, et de Marrube (Horum).

Comme remède contre le Rhume, n'a pas d'egal.

Lisez avec soin les certificats suivants :

B. E. MCGALE,

Montréal, 21 mars 1883.

Cher Monsieur,

Nous avons fait usage de votre SPRUCINE dans notre Couvent ces quatre ou cinq dernières années, et nous pouvons consciencieusement la recommander comme un bon remède pour la toux, le rhume et les affections des bronches.

J'en ai envoyé à notre Maison-Mère où l'on s'en sert maintenant, et là aussi on en est entièrement satisfait.

L'usage de la SPRUCINE devrait être répandu partout, car il est certain que ce remède est bien tel que vous le prétendez.

La Supérieure de l'Académie Ste-Anne.

B. E. MCGALE,

Hardley, P. Q.

Cher Monsieur,

Il y a 4 ou 5 ans que je vends votre SPRUCINE, je m'en suis servi moi-même de temps à autre, et je puis la recommander comme un remède sûr pour la toux. Nombre de mes pratiques peuvent certifier la même chose.

A. S. DOWD.

MR B. E. MCGALE,

Mississippi Station.

Cher Monsieur,

Vous pouvez juger d'après la quantité de "SPRUCINE" que je vends, combien ses qualités doivent être appréciées par mes pratiques.

Je tiens un magasin général depuis dix ans, et pendant ce temps j'ai eu en main un grand nombre de remèdes patentés, et je puis affirmer que la "SPRUCINE" a donné plus de satisfaction qu'aucun autre.

J'ai beaucoup de plaisir en recommandant la SPRUCINE à mes amis et à mes pratiques pour les RHUMES, les ENROUEMENTS et les BRONCHITES. En agissant ainsi je suis certain qu'ils seront pleinement satisfaits.

W. D. MAACE.

Demandez la Sprucine et prenez pas d'autres - prix 25 cents la bouteille.

B. E. MCGALE, Chimiste Montreal.

L'ami de tout le Monde



STANTON'S PAIN RELIEF

INTERNE ET EXTERNE

Ce remède arrête et dissipe plus d'indispositions et de douleurs, et établit un plus parfait équilibre de tous les fluides qui circulent dans le système humain, que ne saurait le faire dans le même espace de temps aucun médicament en usage.

Ce Remède Populaire devient rapidement d'un usage universel, par le fait que nous guérissons, sans charge, chaque fois que l'occasion s'en présente, aucune des maladies énumérées ci-dessous. Aussitôt que le Stanton's Pain Relief est appliqué, il tue la douleur avec une rapidité qui tient du prodige. Pour indisposition ou douleur nous garantissons qu'il opérera l'effet que réclame l'étiquette : dans le cas contraire, votre argent vous sera remboursé. Ne l'achetez pas avant d'en connaître l'efficacité.

Nous n'avons pas la prétention de guérir toutes les maladies—mais seulement celles mentionnées dans la direction.

Ce liniment repose sur des propriétés chimiques et électriques et peut, par conséquent, s'appliquer dans les cas de dérangement dans la circulation des fluides nerveux et vitaux.

Le Soulage-Douleur agit directement sur les absorbants, et réduit les enflures glandulaires et autres dans un temps incroyablement court et sans aucun danger provenant de son usage dans aucune circonstance.

C'est un remède interne, composé de racines, d'herbes et d'écorces dont nos ancêtres faisaient usage, et que la Providence a répandues en grande quantité sur la terre pour guérir toutes les maladies, si nous savons en reconnaître les merveilleux effets. Il a fallu plusieurs années d'expérience et d'étude à la Faculté de Médecine pour trouver les remèdes les mieux adaptés aux maladies suivantes, savoir :—

Choléra, Choléra Morbus.

La Diarrhée et la Dysenterie en 1 jour.

Le Mal de Tête et le Mal d'Oreille, en trois minutes.

Le Mal de Dents en une minute.

La Névralgie en cinq minutes.

Les Entorses en vingt minutes.

Le Mal de Gorge en dix minutes.

La Colique et les Crampes, en cinq minutes.

Le Rhumatisme dans un intervalle de 1 à 30 jours.

La Fièvre Intermittente et autres en une journée.

Les Douleurs dans le Dos et les Côtés en dix minutes.

La Toux et le Rhume en un jour.

La Pleurésie, en un jour.

Guérit de plus la Surdité, l'Asthme, les Maladies des Bronches, l'Inflammation des Intestins, la Dyspepsie, les Maladies du Foie, l'Erysipèle, le Battement de Cœur, les Brûlures, les Engelures, les Cors, etc., etc.

 Gardez-le dans votre famille. La maladie arrive lorsqu'on s'y attend le moins. 

Prix 25 cts vendues partout.

Vendues en gros par "THE WINGATE CHEMICAL COMPANY" Limited Montreal, Canada."

L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

ABONNEMENT :

Douze mois 25 cts.
Un numéro 3 cts.

Pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration s'adresser à

LA CIE DE L'AMI DU LECTEUR,
No 2 Maple Avenue,
Montréal.
Téléphone Main 187.

MONTRÉAL, 15 MARS 1900.

LA TABLE AUX ECUS

Ceci se passait au commencement du XVII^e siècle.

Pierre-Paul Rubens, ce grand magicien de la couleur et du grandiose de l'effet, ne remplissait point encore le monde de son nom ; il habitait à Paris une modeste auberge située non loin du Palais de sa protectrice Marie de Médicis.

Tantôt riche, vivant en grand seigneur, souvent sans sou ni maille, toujours est-il qu'il payait fort mal son aubergiste. Celui-ci, peu sensible à l'honneur de loger le premier peintre de l'époque et professant pour les arts ce suprême dédain qui caractérise tout bon commerçant invectivait parfois son locataire. Un jour même, se trouvant de fort méchante humeur, il le menaçait si il n'était pas payé sur-le-champ de le mettre dehors ni plus ni moins qu'un vulgaire truand.

Ce matin-là, Rubens revenait du Louvre mais ne possédait même pas un maravedis.

Que faire ? L'hôtelier n'était guère disposé à écouter les raisons que son locataire aux abois n'eût pas manqué de lui donner.

Il lui fallait de l'argent, et cela sans retard.

L'artiste poussé jusqu'en ses derniers retranchements, décroche du mur une petite toile, griffonne un billet à une personne de sa connaissance demandant douze cents livres du tableau, et dépêche un commissionnaire à l'adresse indiquée. Vingt minutes après, l'émissaire revient avec la toile en disant que la personne n'en veut donner que huit cents livres.

Indigné de voir son œuvre marchandée, le peintre crève la toile, la met en pièces et la foule aux pieds.—Un Rubens pour huit cents livres s'écrie-t-il, c'est une honte !

L'aubergiste incapable de comprendre qu'on refusait ainsi de bons écus et dont les espérances d'être payé sur-le-champ s'évanouissaient subitement grâce au coup de tête de son locataire, jette feu et flamme.

—Refuser huit cents livres pour un méchant brouillon sur une toile, c'est de la folie ! Et, puisqu'il en est ainsi, il enjoint à son hôte de déguerpir sur l'heure ou de le payer.

Celui-ci retourne mélancoliquement les poches de son haut-de-chausses.

Exaspéré, le maître du logis va le pousser dans la rue quand Rubens, à bout d'expédients, lui déclare sur son honneur qu'il sera payé intégralement dans le délai de huit jours.

Ayant dit, sans attendre la réponse de l'intraitable logeur, il monte à sa chambre et s'y enferme. Pendant les huit jours

fixés par lui, Rubens sortit peu. A peine le voyait-on descendre une fois par jour. Chaque fois qu'il sortait, il emportait soigneusement la clé de sa chambre.

A l'expiration du laps de temps au bout duquel il avait déclaré sur l'honneur que son hôte serait payé, il descendit tenant à la main une petite valise.

Avisant l'hôtelier—J'ai tenu ma promesse, lui dit-il. Vous trouverez dans mon logement, sur la table, tout l'or que je vous dois.—Monsieur mon hôte, bonsoir ! Et portant la main à son feutre, le grand artiste sortit de l'hôtel devenu si peu hospitalier, en grand seigneur qui vient de faire largesse.

Sans plus tarder, l'aubergiste grimpa quatre à quatre l'escalier conduisant à la chambre que venait de quitter Rubens.

La porte du logement était ouverte. Aussi, aperçut-il avant d'entrer des pièces d'or et d'argent jetées pêle-mêle sur la table. Quadruples louis, doubles louis, écus, demi-écus s'étaient brillants et tentateurs en nombre qui paraissait plus que suffisant.

L'œil du brave homme étincela, et c'est en souriant intérieurement qu'il pénétra dans la chambre pour mettre à l'abri tout cet argent dont il avait désespéré.

Déception ! A peine avait-il porté la main sur la table qu'il recula absolument décontenancé. Le dessus de la table était complètement peint ! Toutes les pièces d'or et d'argent si étonnamment décevantes étaient l'œuvre du pinceau du maître !

Transporté de colère, notre homme court aux armoires, servant de garde-robe. Les habits que l'artiste n'avait point emportés, vendus par ses soins, allaient le faire rentrer dans une partie de son dû.

Les porte-manteaux se trouvaient heureusement bien garnis : pourpoints en velours et en satin de toutes couleurs, manteaux, fraises, feutres à plumes, bottes, rapières, rien n'y manquait. Il s'approchait pour décrocher un beau pourpoint couleur cerise, lorsqu'il constata que toute cette garde-robe si riche, plus riche même qu'il ne la soupçonnait, était peinte !

L'illusion était complète.—Bonté du ciel ! ce barbouilleur, ce meurt-de-faim l'avait joué !

Et cependant le grand Rubens engagé sur l'honneur à payer, avait tenu parole et sa dette était acquittée royalement.

Le bonhomme eût voulu enlever sur-le-champ toutes ces peintures moqueuses dont l'aspect constituait selon lui une duperie.

Hélas ! Les peintures étaient exécutées sur les murailles elles-mêmes ! Il eût fallu démolir la maison. Le remède eût été pire que le mal.

La table moqueuse l'indignait encore plus, aussi la fit-il incontinent enlever et porter au grenier.

L'aventure courut la ville, et nul doute que merciers, hôteliers, marchands, plainquirent le pauvre hère ainsi berné.

En peu de temps, la fameuse chambre acquit une certaine célébrité. Quelques voyageurs tinrent à honneur d'occuper ce logis doublement illustré par le peintre.

L'aubergiste, bien entendu, ne comprenait rien à cette manie, et il répétait à tout venant, qu'il n'avait point été payé. Un certain jour, un anglais enthousiaste de l'éminent artiste demanda à l'hôtelier s'il ne voudrait pas lui céder contre bons écus sonnants toutes ces peintures.

—Il y a beau jour, repartit le prud'homme, que si ces barbouillages n'eussent pas été faits sur les murailles elles-mêmes je les eusse relégués au grenier ! Au surplus, ajouta-t-il, je possède dans un galetas une table du même genre, si elle vous convient, prenez-la !

L'Anglais, après avoir vu le trompe-l'œil de l'artiste en belle humeur, annonça qu'il allait la faire emporter sur-le-champ, et qu'en paiement, il lui remettrait en bon or de France autant de pièces qu'il s'en trouvait sur la table.

Comme bien on le pense, l'hôtelier accepta le marché et empocha ces écus si bénévolement offerts. Ainsi la table aux écus débarrassa son grenier.

Soupçonna-t-il enfin que Rubens avait tenu parole, payant haut la main, l'hospitalité rien moins qu'écossaise qu'il lui avait donnée ?

Il songea sans doute aux intérêts des intérêts et cela parce qu'il avait attendu !

CHARLES DIGUET.

L' "ONCLE PAUL" EN ANECDOTES

On a très souvent publié des notes biographiques sur le président Krüger. Ajoutons-y quelques anecdotes inédites, qui achèvent de faire connaître la curieuse physionomie de ce brave et rusé Boer.

L'oncle Paul reçut, comme tous ses compatriotes, une éducation très sommaire et très rude. Lorsqu'il n'était encore qu'un adolescent, son père l'envoyait tous les jours à la chasse avec deux seules cartouches dans sa giberne. Cette précaution avait pour but de rendre le jeune Boer à la fois adroit et économe, car, s'il manquait son coup, s'il brûlait inutilement ses deux cartouches, il se passait de souper. Son père exigeait, en effet, qu'il rapportât chaque jour sa part contributive à la table familiale. Revenait-il bredouille, le futat président se couchait le ventre creux.

Dans la suite, d'ailleurs, il s'empessa d'appliquer aux siens les mêmes principes d'austérité et de rudesse antiques. Le trait suivant en fait foi. Un de ces jeunes parents étant venu, un jour, le prier de lui procurer un emploi, il le considéra un moment en silence, puis, tout d'un coup, lui dit à brûle-pourpoint :

—Eh bien ! moi, je ne puis rien faire pour vous, car les hautes situations de la République sont dans de fort bonnes mains, et, quant aux petites places administratives, vous me paraissez trop bête pour les remplir...

Quand Krüger voyage dans le pays, il monte dans une voiture couverte, avec des rideaux le cachant aux regards indiscrets. Cette voiture, lourde et d'aspect peu élégant, est traînée par huit ou dix chevaux. Derrière, se tient toujours une escorte de cavalerie.

Le président est le plus dévot des Boers. Il assiste toujours au service divin dans la petite église sans prétention qui touche à sa maison, à Prétoria. S'il ne dirige pas lui-même le service (car il est un orateur éloquent), il s'assied au-dessous de la chaire, à cause de sa surdité très prononcée.

Il se distrait en étudiant le dessin, et, souvent, fait à la plume des esquisses d'animaux. Dernièrement, il a essayé le

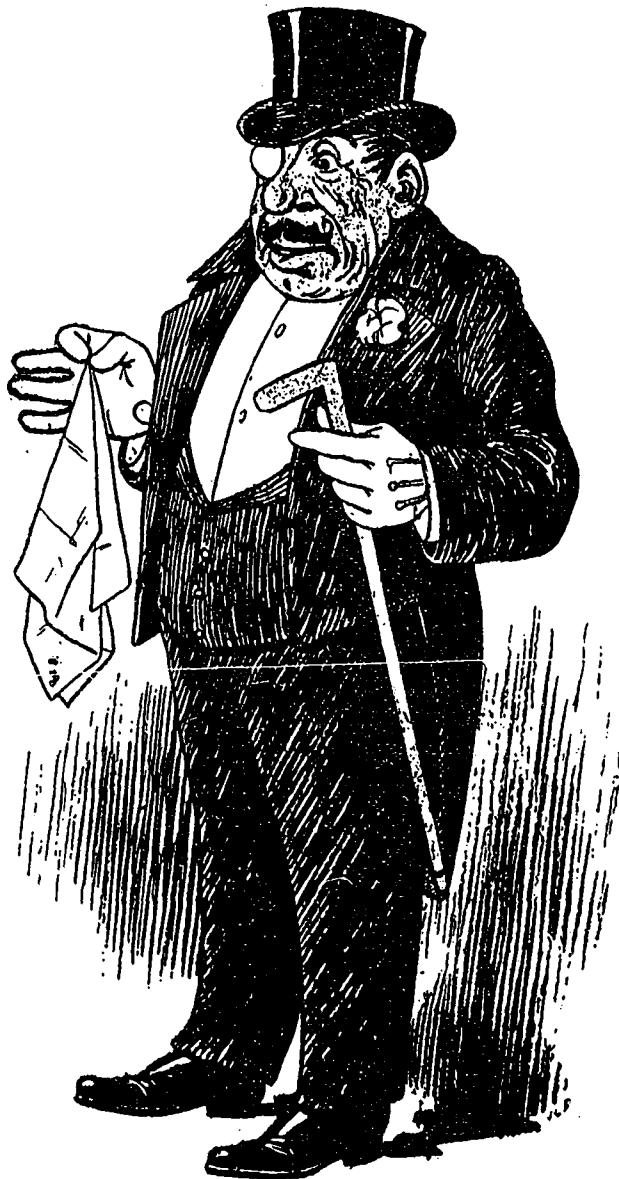
portrait, et a déjà rempli un fort volume des caricatures de ses nombreux amis.

L'oncle Paul a souvent le mot pour rire et le langage imagé, sinon académique. Un jour, quelques Uitlanders étaient allés le trouver pour lui exposer certaines doléances relatives à la baisse des actions minières. Il leur répondit en ces termes :

—J'avais, voici quelques années, un singe favori qui m'inspirait une grande affection. Un jour, je partis pour une excursion dans les bois, avec mon singe. Il faisait froid. Le singe et moi nous fimes un feu. Il s'y brûla le bout de la queue et, se jetant sur moi, il me mordit. Je lui dis alors : " Cher singe, j'ai fait un feu avec toi pour nous chauffer : tu y as brûlé le bout de ta queue ; c'est ta faute, et je ne comprends pas pourquoi tu m'en voudrais pour cela."

Ayant ainsi parlé, le président tira de sa pipe de nouvelles bouffées et laissa la députation déduire la morale de son apologue.

UN VRAI DISTRAIT



—Ah ! par exemple, voilà qui est singulier : du tabac à priser dans mon mouchoir de poche, et je ne prise pas !... aurai-je par distraction mouché le nez d'un autre pour le mien ?

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

LE PORTRAIT

SOUVENIRS DE DOUARNENEZ

—Tiens, Le Chantre, écoute ce que dit le *Figaro* : "Un renseignement très intéressant pour les collectionneurs nous est envoyé par un abonné de la Bretagne. Notre correspondant affirme avoir vu dans un manoir du *xvi^e* siècle, situé aux environs de Douarnenez, entre Pont-Croix et la pointe du Raz, un portrait de Marguerite de Valois, peint par François Clouet..."

—Fitchtre!... un Clouet... Tu crois ça, toi ?

—Laisse-moi donc achever : "Ce portrait, qui représente la reine Margot à dix-huit ans, de trois quarts, les cheveux frisés et relevés sur les tempes, serait celui que Nicot, l'ambassadeur de France à Lisbonne, remit à don Sébastien quand il fut question d'une alliance avec le Portugal... Ce n'est pas, du reste, le seul intérêt qui s'attache à ce manoir breton, perdu en pleine lande. Il paraîtrait que c'est dans cette même demeure que le Girondin Pétion et Barbaroux, errant en Bretagne et proscrits après le 31 mai, auraient trouvé un asile en 1793.—Les amateurs sont avertis."

—Diable!... Et le nom de ce manoir historique ?

—Le journal ne le dit pas, répondit le jeune homme qui venait de lire ce passage.

—Le correspondant a oublié d'éclairer sa lanterne !

Cette conversation avait lieu un matin d'août dans un atelier situé au rez-de-chaussée d'un vieil hôtel du quai Bourbon, entre deux hommes encore jeunes, qui flânaient en veston de travail, dans la grande pièce haute de plafond, dont les murs étaient entièrement couverts d'études et de tableaux. Par les deux larges fenêtres, une lumière gaie et limpide pénétrait librement et éclairait en plein les figures très dissemblables des deux interlocuteurs.

Celui qui avait lu le journal, et qui se nommait Jacques de Vandières, était un grand garçon d'une trentaine d'années, de belle tournure, à la voix chaude et sonore, aux yeux lumineux, aux cheveux d'un noir bleu et à la barbe noire, frisée comme celle d'un dieu assyrien. Très poète et possesseur d'une fortune indépendante, il avait la chance de pouvoir s'absorber dans le culte de son art sans être troublé par le souci du pain quotidien ; aussi connaissait-on de lui une série, malheureusement trop peu nombreuse, d'impeccables sonnets, aux belles rimes rares, exquises, resplendissantes comme des pierres précieuses enchâssées dans de l'or.

L'autre, qui répondait au nom de Francis Le Chantre, et qui, en ce moment, assis devant un chevalet retouchait finement une étude de dessous de bois avec un coin d'étag, faite la veille aux environs de Paris, était petit, maigre, alerte, avec un profil d'oiseau, l'œil émerillonné et la bouche gourmande, sous une moustache coupée en brosse. Il pouvait avoir quarante ans, paraissait plus jeune que son âge et joignait à une physionomie très mobile cette gesticulation expressive, toute spéciale aux artistes et surtout aux peintres. Léger comme

un oiseau, Francis Le Chantre traversait les chemins de la vie en les effleurant du bout de l'aile, et ne s'y posait que lorsqu'il trouvait une place ensoleillée à son gré. Pour lui, il n'y avait de sérieux au monde que ce qui touchait à son art. Le reste, philosophie, politique, morale, était classé dans la catégorie des choses prosaïques et ennuyeuses. Trouver un ton juste, faire chanter une gamme de couleurs, rendre avec précision un jeu de lumière, c'était son unique préoccupation. Il produisait peu, travaillant mystérieusement et minutieusement ; de temps en temps il arrivait avec un petit paysage très poussé, plein de détails très délicats et très vrais. Il le vendait fort cher et vivait là-dessus pendant des mois, satisfaisant voluptueusement une enfantine sensualité de poète, plus éprise de la sonorité des mots que de la réalité des choses. Son enthousiasme montait comme une mousse de champagne, à propos d'une fleur nouvelle, d'un beau vert, d'un joli profil de femme ; et, de même, cette exaltation tombait à plat pour un rien : un ton boueux, une fausse note, une pluie intempestive.

—Hein ! reprit Jacques de Vandières en allumant une cigarette, un Clouet inédit, quand nous n'en avons que deux authentiques au Louvre, qu'est-ce que tu dis de ça ?

—Je dis que tout est possible..., seulement l'entre-filet de ton journal ressemble à une charade dont on ne donne pas le mot... Il y a peut-être cinquante manoirs perdus dans la lande entre Douarnenez et la pointe du Raz ; allez donc chercher là-dedans ce Clouet problématique ?

—Oui, mais nous avons un point de repère précieux : la manoir en question est celui où on a donné l'hospitalité aux Girondins et, dans le pays, tout le monde nous l'indiquera... Ce serait curieux si nous découvriions un troisième Clouet, et surtout le fameux portrait de Marguerite de Valois, peint à une époque où elle était dans la prime fleur de sa jeunesse, dans le plein de son amour pour Henri de Guise.—Allons, Francis, tentons l'aventure... Nous nous demandions ce matin où nous pourrions bien passer notre automne. Partons pour la conquête du Clouet... Allons à Douarnenez !

—Au fait, la Cornouaille, les champs de blé noir, les filles aux yeux purs et aux coiffes blanches, les manoirs enfouis dans les bois de hêtres, ça me va... J'en rapporterai des motifs savoureux... Va pour Douarnenez !

Ils étaient tous deux les hommes des résolutions promptes et des voyages improvisés. L'après-midi fut employée à préparer les valises, les sacs de touristes et tout l'attirail de peinture nécessaire à Le Chantre. Le soir même ils prenaient le train de Bretagne, et le lendemain vers midi, ils débarquaient à Quimper. Ils ne s'attardèrent dans la ville de Saint-Corentin que juste le temps nécessaire pour déjeuner, visiter la cathédrale, les vieilles façades de la rue Kéréon et la futaie de hêtres qui descend en pente vers l'Odor ; puis ils louèrent une voiture qui les cahota doucement, au trot de deux bidets bretons, pendant quatre bonnes heures, de sorte qu'ils n'arrivèrent à Douarnenez qu'à la tombée du jour.

* *

Quand Jacques de Vandières et Francis Le Chantre pénétrèrent dans la longue salle à manger de l'hôtel du Commerce, on commençait seulement à servir et les commensaux arrivaient lentement, les uns après les autres, prendre leur place

accoutumée à la table en fer à cheval, autour de laquelle deux Bretonnes en coiffes de mousselines couraient, les bras chargés de piles d'assiettes. Autant qu'en purent juger les deux amis après un premier coup d'œil, les convives, mâles et femelles, étaient presque tous des artistes. Les hommes alertes, jeunes et barbus, avaient comme un air de famille : même toilette sans prétention, même physionomies observatrices, gouailleuses et bon enfant, avec ces clignements d'yeux familiers aux paysagistes. Les femmes exhibaient des types plus divers et plus tranchés. Il y avait là des Suédoises aux cheveux couleur de lin, aux gros yeux limpides, aux faces honnêtes et roses ;—des Anglaises au menton fuyant, aux incisives saillantes, aux sourcils rares et aux cheveux roux tordus en calimaçon ;—des Russes aux yeux félins, à la taille dégingandée, aux cheveux coupés court, aux allures décidées et garçonnières...

—Toutes figures exotiques, pas un minois français ! murmurait Le Chantre en dépliant sa serviette."

Les nouveaux venus, encore ébaubis de leur fatigant voyage, étaient allés tout bonnement s'asseoir sur deux chaises vides au centre du fer à cheval, sans se soucier des mines étonnées de leurs voisins ; tout à coup Jacques sentit un doigt effleurer son épaule, tandis qu'une jolie voix musicale disait derrière lui :

—Pardon, Monsieur, mais vous avez pris nos places.

Il se retourna en rougissant et se trouva en présence d'une jeune fille d'une vingtaine d'années, escortée d'une chambrière un peu plus âgée, qui portait le costume et la coiffe des filles de Fouesnant.

Après s'être confondu en excuses, il tira Francis par la manche et ils allèrent honteusement s'asseoir au bout du fer à cheval.

—Une gaffe pour commencer, marmonnait Le Chantre, joli début !...

—As-tu remarqué la jeune fille ? demanda Jacques en s'installant à sa nouvelle place.

—Ma foi, non, j'étais trop furieux d'avoir à déménager. Qu'a-t-elle donc de particulier ?

—Eh bien ! mon cher, c'est le Clouet demandé... Regarde-la, quand tu le pourra... Elle est charmante, on dirait d'une tête du xv^e siècle, et bien française, celle-là, avec ses frisons de cheveux châtain relevés sur les tempes, ses yeux noisette, son nez mignon, sa bouche aux lèvres railleuses et spirituelles !

Pendant tout le dîner, ils se démanchèrent le cou pour essayer d'apercevoir la jeune fille, mais elle était masquée, par les têtes des autres convives ; à la fin du dessert seulement, quand les commensaux commencèrent à s'éparpiller, ils purent voir l'inconnue qui traversait la salle en biais.

—Sapristi, tu as raison ! chuchota Le Chantre émerveillé, ça y est tout à fait : la coiffure, la coupe de la figure, et jusqu'au corsage bouillonné qui est taillé à la mode du temps des Valois !... Il me semble voir un sonnet de Ronsard en chair et en os :

Un col de neige, une gorge de lait,
Un cœur jà mur en un sein verdelet,
En dame humaine une beauté divine...

—Et l'oreille ?... As-tu admiré l'oreille... rose et nacré comme un coquillage d'amour ?

Ils s'étaient levés de table ; comme ils demandaient leur chambre, on leur apprit que l'hôtel était plein et qu'on était obligé de les loger en ville. Il leur fallut donc suivre un garçon d'écurie qui portait leur bagage, et se traîner à travers un dédale de ruelles caillouteuses, noires et imprégnées d'une nauséabonde odeur de rognon, jusqu'à une petite maison blanche et tranquille, située à Plomar, presque à la campagne.

Là, ils trouvèrent enfin deux chambres et deux bons lits, où ils s'endormirent à poings fermés, car ils étaient rompus de fatigue.

Le lendemain, dès le fin matin, Jacques s'éveilla le premier, et à peine habillé, courut ouvrir sa fenêtre. La maison donnait sur le port de pêche d'où montaient des cris d'enfants à travers les blanchâtres transparences de la brume.

Dans le fond, le brouillard commençait à être moins dense, et de longs rais de soleil caressaient de leur lumière rosée la paroi d'un mur de roches où serpentait un sentier escarpé, que des laveuses remontaient avec leurs baquets pleins de linge. —Peu à peu le soleil buvait la brume et découvrait un adorable paysage de mer.

Au-dessous d'un premier plan gazonneux, dans un encadrement de hêtres et de frênes, la baie ruisselante de clarté s'étalait sous les yeux de Jacques. Une délicato nuance azurée en colorait la surface tranquille, tandis qu'au loin une vapeur argentée en masquait encore la profondeur. Des houles de buées opalines rampaient au long des côtes et empêchaient d'en distinguer la base, mais les sommets des collines émergeaient en plein soleil, et à gauche, le double mamelon de Méné-Hom se détachait baigné d'une tendre couleur lilas. Des mouettes blanches planaient dans le ciel blou de turquoise et des voiles blanches couraient sur la mer, qui s'azurait à chaque instant davantage.

Jacques était ému et ébloui. Ces verdure trempant presque dans la mer, cette ville sortant de la brume, cette immense baie bleuissante, ces montagnes dorées, ce divin mariage des arbres, du ciel et de l'eau, c'était beau comme le plus beau rêve.

Mais il n'était pas au bout de ses émerveillements ; tandis qu'il admirait cette baie si splendidement encadrée, la fenêtre voisine de la sienne s'ouvrit, et la jeune fille aux yeux couleur noisette, le joli *Clouet* de la veille, se pencha à demi sur le rebord de granit.—Ses cheveux crépelés et dénoués tombaient sur ses épaules et faisaient mieux ressortir encore la blancheur rosée de son teint, la claire flamme de ses yeux et le rouge sourire de ses lèvres spirituelles. Sans se douter de la présence de Jacques qui se dissimulait de son mieux, elle avança encore un peu plus sa tête, puis levant les yeux vers une lucarne située immédiatement au-dessus de sa croisée, elle appela gaiement :

—Mariannie !

—Mademoiselle Renée ?

—Habille-toi, ma fille, tu sais qu'il nous faut partir de bonne heure, si nous voulons arriver à Sainte-Anne pour la messe.

—Vous voulez donc retourner au pardon encore aujourd'hui ?

—Oui, cela m'amuse... Pourquoi ris-tu si haut, impertinente ?

—Parce que je me souviens, que, chez nous, il y a des pardons où on va en pèlerinage pour demander un mari, et que peut-être bien Sainte-Anne la Palud accorde les mêmes grâces...

—Mariannie !

—Je sais bien que Mademoiselle est assez jolie pour que les maris viennent tout seuls la trouver ; n'empêche que ça ne coûte rien de demander...

—Tais-toi et prépare-toi, nous partirons à huit heures.

A ce moment, Jacques jugea à propos de tousser et de se montrer. La jeune fille jeta un rapide coup d'œil vers la fenêtre voisine, reconnut le monsieur de la table d'hôte et se retira précipitamment.

Jacques se hâta d'aller réveiller Le Chantre qui dormait profondément.

—Debout ! lui cria-t-il, comment as-tu le cœur de dormir par un temps pareil ?

—Rien ne presse, répondit l'autre en maugréant, où veux-tu aller si matin ?

—A Sainte-Anne la Palud où il y a un pardon ; or, les pardons amènent un concours de gens de tous les coins du pays, et nous ne pourrions manquer d'y avoir des renseignements, sur le fameux manoir des girondins... En route !

Une heure après, étendus dans une barque, ils gagnaient à travers la baie la petite rivière de Sainte-Anne. La mer était unie comme une glace et d'un beau bleu soyeux ; le voyage ne fut qu'une courte promenade. Après avoir gravi les berges de la rivière, Jacques et Francis entendirent des sons de cloche et virent la flèche de Sainte-Anne pointer dans la plaine. L'église est isolée dans une lande marécageuse qui domine la baie. De tous côtés des troupes de pèlerins se dirigeaient vers le lieu du pèlerinage. Des paroisses entières, conduites par le recteur, débouchaient des chemins creux et défilaient processionnellement. De plus loin que chaque procession apercevait le clocher de Sainte-Anne, hommes, femmes et enfants s'agenouillaient pieusement et entonnaient des cantiques. Plus on approchait et plus la ferveur redoublait. Des femmes, les bras en croix, faisaient cinq ou six fois, sur leurs genoux, le tour de l'église en balançant leur chapelot. A l'intérieur, des centaines de cierges s'allumaient incessamment autour de la statue de la sainte.—La nef était pleine, et ceux qui n'avaient pu y trouver place priaient au dehors, à deux pas des tentes où l'on vendait du cidre, de l'eau-de-vie et des crêpes de blé noir. Tous les costumes de la Cornouaille se mêlaient dans cette foule dévote. A côté des bérêts et des cotes tannées des marins, les vestes des gars de Ploa-Ré, de Pont-Croix et de Loc-Ronan mettaient des taches de bleu clair. Les chapeaux ronds à larges bords et à rubans de veïours s'agitaient au milieu des coiffes de moussoline des *sardinères* de Douarnenez, des fraises tuyautées de Quimper, des cols-capuchons de Châteaulin ou des collerettes plissées des femmes de Concarneau. Ça et là un homme de Pont-l'Abbé étalait fièrement ses vestes superpopsées, où se détachaient des lisières de laine aux couleurs vives et parfois un Saint-Ciboire brodé dans le dos. Parmi cette bigarrure de costume, les enfants grouillaient : les filles, habillées comme de petites femmes, les garçons, couvrant d'un bérêt bleu leur tête frisée, et montrant leur peau hâlée par les trous d'une

culotte en lambeaux. Des mendiants : manchots, aveugles, culs-de-jatte, braillaient des plaintes bretonnes et se traînaient à travers la foule.

Tout à coup la cloche tinta de nouveau, les portes de l'église s'ouvrirent toutes grandes et une longue procession défila dans la plaine :—ce furent d'abord des femmes aux collerettes empesées tenant chacune un cierge allumé à la main ; puis deux vieux Bretons aux longs cheveux blancs, en veste bleue et en braies, battant avec conviction une marche religieuse sur leur tambour ; puis la statue dorée de la sainte, portée par des filles en blanc et précédée de bannières. Le clergé venait ensuite, entonnant les litanies, et derrière, sur deux rangs, des filles de paysans aux mentous ras, aux figures austères et énergiques. Tous les pèlerins épars dans les sentiers tombaient à genoux, et, aux roulements des tambours, aux tintements des cloches, l'immense procession montait lentement vers le calvaire. Les silhouettes des coiffes blanches et des têtes nues se découpaient vigoureusement sur le fond glauque de la mer, tandis qu'un joyeux soleil faisait scintiller les bijoux de la sainte et ompourrait brusquement des coins de bannières...

Francis Le Chantre ne se sentait pas d'aise et amassait des trésors de croquis sur les pages de son album. Jacques, tout en partageant son enthousiasme, allait d'un groupe à l'autre et semblait chercher quelqu'un. Quand la procession eut défilé tout entière, ils s'en revinrent vers les tentes où commençaient à foisonner les buveurs de cidre et ils essayèrent de lier conversation avec les paysans ; mais ils en furent pour leurs frais. La plupart du temps on ne leur répondait qu'en breton, et leurs questions au sujets du manoir qui donna asile aux Girondins n'étaient accueillies que par des rires inintelligents ou des haussements d'épaules. Dépités, ils s'acheminaient déjà vers la rivière, quand Le Chantre saisit brusquement son ami par le bras :

—Mon cher, commença-t-il, attention, voici notre Clouet !— et il lui montrait la jeune fille de la table d'hôte, accompagnée de sa suivante en coiffe blanche et en collerette plissée.

—Je savais qu'elle était au pardon, répliqua Jacques en affectant un air indifférent.

—Comment, tu le savais ?

—Mais oui, si tu t'étais levé aussi matin que moi, tu aurais appris, comme moi, qu'elle habitait la même maison que nous et qu'elle devait aller à Sainte-Anne.

—Ah ! mon gaillard, je m'explique maintenant pourquoi tu m'as jeté si rudement hors du lit !... Ça m'est égal, je ne regrette pas d'être venu.

—Et moi donc !

La jeune fille aux yeux noisette et sa compagne semblaient décidées à s'en revenir à Douarnenez à pied, car elles avaient pris un chemin qui longe les falaises et côtoie presque tout le temps la baie. Jacques et son ami résolurent de les suivre. Elles allaient d'un bon pas, en dépit du soleil, et paraissaient toutes deux de bonnes marcheuses, habituées aux longues courses et au grand air. De temps à autre, au tournant du chemin, les deux artistes apercevaient un bout de la coiffe blanche de la servante, ou le chapeau de paille et l'enveloppement de la jupe de toile grise de la maîtresse, mais ils restaient à vingt pas en arrière et n'osaient trop s'avancer de peur de les effaroucher.

—Elle est bien mignonne, disait Le Chantre, et je ne serais pourtant pas fâché de lier conversation avec elle... Je suis sûr qu'elle nous donnerait des renseignements sur le manoir où nous devons dénicher ce Clouet auquel elle ressemble... Ma foi, c'est trop bête, et je me risque!...

Ils avaient pressé le pas et marchaient presque de niveau avec les deux jeunes filles. Francis Le Chantre se détacha et mettait chapeau bas :

—Pardon, Mademoiselle, dit-il, si je me présente moi-même ; je sais bien que c'est contraire aux règles généralement adoptées et qu'une Anglaise trouverait cela *schoking* ; mais nous sommes en Bretagne et vous êtes Française... Je me permets donc de vous décliner mes nom et profession : Francis Le Chantre, peintre paysagiste, médaille de première classe, un des rares bonshommes qui connaissent encore la physionomie vraie et le ton juste de chaque arbre, et qui savent que le vert de hêtre ne chante pas de la même façon que le vert du chêne... Quant à mon ami, il se nomme Jacques de Vandières et il est poète de son métier... Nous nous en retournons comme vous à Douarnenez et nous demeurons je crois, dans la même maison ; s'il vous était agréable de nous accepter pour cavaliers jusqu'à la ville, nous nous estimerions heureux entre les heureux, et nous n'en admirerions que plus parfaitement le paysage, car on voit mieux la nature quand on chemine en aimable et spirituelle compagnie.

Cela avait été débité avec une telle volubilité que la jeune fille en restait ébahie. Tout en écoutant le discours de Le Chantre, elle avait cependant reconnu Jacques et avait rougi imperceptiblement. Quand le peintre eut terminé sa harangue sur un ton de fanfare, un sourire malicieux courut sur les lèvres de la jolie châtaine aux yeux noisette :

—*No lavaret galek* (1), répondit-elle de sa voix nette et mordante, puis, tournant brusquement le dos au paysagiste, elle hâta le pas. La servante en fit autant, et elles disparurent de nouveau au détour du chemin.

—Il paraît qu'elle ne sait pas le français, murmura Le Chantre déconfit, en regardant son compagnon d'un air penaud, quel drôle de pays !

—Laisse donc, s'écria Jacques dépité, elle s'est moquée de toi !... Ce matin, je l'ai entendue jaser en bel et bon français... Seulement tu l'as ahurie avec les phrases à panache. Elle nous a pris pour des fous ou des commis-voyageurs en goguette, et elle nous a traités en conséquence.

—Que ne parlais-tu toi-même, répliqua Le Chantre, vexé, nous aurions vu si tu t'en serais mieux tiré...

—Je n'aurais pas dit de bêtises, au moins !

Ils cheminèrent pendant un bon quart d'heure froidement et silencieusement, mais quand ils arrivèrent à la plage qui forme le fond de la baie et sur laquelle s'ouvre la vallée du Riz, le spectacle qu'ils eurent devant les yeux rassérôna leur humeur et ramena sur leurs lèvres des paroles de bonne camaraderie.—A gauche, les falaises d'un jaune d'ocre, couronnées de gazon, étaient baignées de soleil ; le Méné-Hom avait une auréole de buées lilas, et tout au loin, à l'entrée de la baie, on apercevait, à peine distincte, la pointe grise du cap de la Chèvre.—A droite, des rochers d'un noir humide sor-

taient de l'eau lumineuse ; les futaies de Ploa-Ré, les chênes et les châtaigneraies en gradins enlevaient au-dessus leurs masses d'un vert foncé. Au delà d'un bouquet de pins ou parasol, penchés au sommet d'une pointe rocheuse, il y avait comme un éroulement de verdure désordonnée ; tout au fond, les maisons blanches et grises du port de Douarnenez semblaient presque rejoindre l'île Tristan. On distinguait les bateaux de pêche alignés dans l'avant-port, avec les filets tendus entre les mâts, comme des toiles d'araignée. Plus loin, on ne voyait plus qu'une nappe de mer verte, au-dessous d'un ciel bleu très doux, qui finissait par se fondre dans les vapeurs laiteuses de l'horizon.

Ils restèrent en admiration devant ce paysage aux couleurs si fines et si constamment variées, et ne rentrèrent qu'après le soleil couché, en suivant le petit sentier en corniche qui côtoie les falaises dans la direction de Plô-Mar. Le crépuscule était venu et ajoutait son mystère aux surprises de ce sentier charmant, plein de fleurs sauvages et des beaux arbres. Tantôt ils découvraient sous les chênes une fontaine alimentant un lavoir où des paysannes s'atardaient à tordre leur linge ; tantôt, des masures dormant éparses sous une haute futaie de hêtres.

Quand ils regagnèrent leur maison de Plô-Mar, la nuit était tout à fait venue.

—Quelle est donc cette dame qui habite la chambre voisine de la mienne ? demanda en rentrant Jacques à la propriétaire.

—Ce n'est point une dame, c'est M^{lle} de Kerdouarnec...

—Est-elle ici pour longtemps ?

—Elle est partie, Monsieur.

—Partie ? répéta Jacques tristement.

—Oui, Monsieur, elle était venue pour le pardon de Sainte-Anne et elle est retournée chez elle.

—Et où est-ce chez elle ?

—Ah ! dame, Monsieur, vous m'en demandez plus que je n'en sais... C'est quelque part dans la lande, du côté de Pont-Croix.

* * *

—Pont-Croix... Elle demeure aux environs de Pont-Croix, près du fameux manoir, répétait Jacques, le lendemain, et elle est partie, sans que nous ayons pu lui parler!... C'est la faute aussi, Le Chantre... Tu avais bien besoin de l'effaroucher en lui faisant des charges sur la grande route !

—Si nous allions à Pont-Croix ? proposa Le Chantre.

—Comme des chevaliers errants à la recherche d'une demoiselle enchantée!... Nous vois-tu frappant de porte en porte pour demander aux gens : "M^{lle} de Kerdouarnec, s'il vous plaît ?"

—Non, mais nous pourrions au moins nous enquêter du manoir où se sont réfugiés les Girondins.

—Bah ! les gens d'ici sont ignorants comme des carpes en fait d'histoire locale... personne ne nous renseignera...

—Si fait, j'ai consulté la-dessus notre hôtesse et elle m'a répondu : "Allez voir les demoiselles Le Clainche... Elles vendent de tout et elles savent tout..."

Cette conversation avait lieu derrière Ploa-Ré, dans l'allée Sainte-Croix, où Le Chantre commençait une étude, tandis que Jacques lisait, assis sur les marches grises du calvaire. La sinuose et mélancolique allée de trembles prolongeait ses

(1) Je ne parle point le français.

doubles files d'arbres et ses ornères herbeuses, déjà semées de feuilles blanchâtres, jusqu'à un massif de chênes d'où s'élançait le svelte clocher de granit de Ploa-Ré.

—Eh bien ! soit, s'écria Jacques, allons voir les demoiselles Le Clainche !

Ils plièrent bagage et redescendirent vers la ville. Douarnez est partagé en deux par une longue rue en pente, mal pavée, bordée d'obscures boutiques et de logis aux façades noircies. Cette voie principale va toujours se rétrécissant jusqu'à l'embouchure de la rivière Poul-Davit et forme comme l'épine dorsale de la petite ville. Une place ornée d'une fontaine, où stationnent des groupes de marins, de femmes et de paysans, coupe la grande rue par le milieu, et c'est à l'angle de cette place que s'ouvre le magasin des demoiselles Le Clainche.

Ces demoiselles, déjà mûres, mais très alertes encore, vivaient là avec leur vieille mère ; comme l'avait dit l'hôtesse de Plô-Mar, elles vendaient de tout :—du tabac, de l'épicerie, des étoffes, des engins de pêche. Leur boutique sombre présentait un entassement bizarre de marchandises de toute nature, empilées sur les comptoirs, entassées sur des rayons, débordant jusque sur le seuil de la porte. Il y régnait un mélange d'odours d'épices, de goudron et de tabac qui vous prenait à la gorge. Au milieu de ce pêle-mêle de denrées coloniales et de coupons d'étoffes, les deux filles s'agitaient, servaient les clients, discutaient les prix et trouvaient encore le moyen de tailler un bout de causette avec les oisifs qui venaient flâner autour du comptoir où trônait la vieille mère entre deux bocaux de pipes.

Tout en renouvelant leur provision de cigares, les deux artistes avaient accaparé l'attention de M^{lle} Honorée, la plus intelligente et la plus expansive des deux sœurs, et l'avaient consultée sur les excursions à faire aux environs.

Elle leur conseilla de visiter Loc-Ronan, Tréboul, la lande Saint-Jean, la pointe du Raz...

On nous avait parlé, hasarda surnoisamment Le Chantre, d'un vieux manoir où, en 1793, deux députés girondins se sont réfugiés... Savez-vous où c'est, Mademoiselle ?

—Non, mais ma mère, qui a connu des gens de ce temps-là, pourra peut-être vous renseigner... Maman, est-ce qu'il n'y a pas, près du Pont-Croix, un manoir où ont demeuré des députés de la Convention, en 93 ?

—Attendez donc, répondit la vieille en se frottant les sourcils, j'ai entendu parler de quelque chose comme ça... Ça a dû se passer à Kervenargan...

—Et où se trouve Kervenargan ? demanda Jacques.

—Dans la lande, au delà de Tréboul, entre Poullan et Saint-Beuzec.

—C'est le manoir de M^{lle} de Kerdouarnec, ajouta M^{lle} Honorée.

—M^{lle} de Kerdouarnec !... Vous la connaissez ? s'écria Jacques avec un battement de cœur.

—Oui, nous sommes un peu cousines... et si vous désirez visiter Kervenargan, je puis vous donner un mot de recommandation ; venant de notre part, vous serez bien reçus par René et par l'oncle et la tante avec lesquels elle habite.

Inutile d'ajouter que Le Chantre et de Vaudières acceptèrent avec empressement et que le lendemain matin, munis

de la lettre de recommandation des demoiselles Le Clainche, ils montaient gaiement dans le bac de Tréboul.

* * *

Chargé de paysannes et de *sardinières*, le bac traversait lentement la rivière de Poul-Davit. Les deux amis sautèrent sur les degrés ruinés d'un escalier de granit qui mène à la chenaie de Tréboul, et, contournant le petit port de ce village, ils longèrent la falaise jusqu'au hameau Saint-Jean. A partir de cette paroisse, le paysage changeait de caractère. Une solitude silencieuse et grave s'étendait devant eux, hermonisant ses lignes et ses teintes austères avec la majesté de l'Océan.

C'était la lande ; montueuse, coupée de brusques ravins et d'abrupts escarpements, elle déroulait pendant des lieues ses ondulations d'un vert violacé, semées de blocs de granit et bordées à droite par des entassements de rochers que lavaient les flots de la baie. Partout le sol était couvert d'une immense végétation de bruyères, d'ajoncs, de fougères, où des ronces et des chèvrefeuilles mêlaient leurs floraisons roses et jaune pâle. Dans les ravins, des sources invisibles murmuraient sous les broussailles et continuaient leur discrète chanson jusqu'à la mer. Parfois la source devenait ruisseau, son eau claire s'épanchait dans des réservoirs bordés de pierres plates, avec un bout de prairie et une ceinture d'iris à l'entour. Pas un village ; seulement, de loin en loin, un toit de métairie, caché dans un massif d'arbres roussis et rasés par le vent du large. Le chemin parfois disparaissait, ou plutôt des centaines de sentiers lui succédaient ; sentiers capricieux, ne menant nulle part, frayés au hasard par les petits pâtres qui poussaient leurs vaches dans la bruyère. Ça et là, un bouquet de pins aux cimes aplaties faisait ressortir mieux encore la nudité de cette solitude aux lignes simples et grandioses.

Jacques et Francis commençaient à se demander s'ils ne s'étaient pas trop aventurés dans ce désert, et s'ils suivaient le bon chemin. Ils interrogèrent successivement un petit pâtre qui décampa dès qu'ils ouvrirent la bouche et une vieille femme occupée à arracher des ajoncs.

—Kervenargan ? lui cria Le Chantre.

Elle le regarda d'un air ahuri, puis d'une voix gutturale répéta la phrase sacramentelle :

—*No lavaret galek.*

—Au diable ! maugréa Francis, il faudra décidément que j'achète une grammaire bretonne.

Un peu plus loin ils rencontrèrent un paysan au chapeau à larges bords et à la veste bleue, qui se profilait sur le ciel, au sommet d'une crête. Même question. L'homme ne desserra pas les lèvres ; il se contenta de tendre le bras avec une gravité majestueuse et de désigner un point de l'horizon.

Ils se remirent à marcher dans la direction indiquée, et après cent détours à travers les ajoncs, ils atteignirent un menhir qui dressait au sommet d'un plateau sa tranche de granit, haute de cinq mètres, taillée en amande et couverte d'un lichen jaune. N'en pouvant plus, ils s'assirent au pied du monument celtique, et soufflèrent un moment, en ouvrant de grands yeux pour mieux jouir du spectacle offert.—Une douce paix lumineuse tombait sur la lande, et l'on pouvait admirer à loisir les délicates colorations de la terre et de l'eau ;—le bleu sombre et velouté de la montagne de Loc-Ronan, le lilas

rosé du Méné-Hom, les nuances vert argenté et gris bleuté de la mer. La baie était tantôt enveloppée d'une brume blanche, tantôt ensoleillée, et, quand le brouillard s'enlevait un moment, on apercevait entre deux buées les voiles des barques, les unes d'un blanc éclatant, les autres d'un rouge orange, glissant sur l'eau moirée.

Après une heure de repos, les deux compagnons se remirent en marche. Ils commençaient à ce sentir affamés et le désir d'un dîner encore problématique leur donnait des forces.

—Songe, disait Le Chantre à Jacques qui tirait la jambe, songe que là-bas, dans un coin de cette sauvagerie, une omelette au lard et peut-être aussi un Clouet nous attendent !

Néanmoins ils commençaient à désespérer quand tout à coup, au beau milieu de la lande, voilà un pli de terrain qui dévale en pente, puis au bas de cette pente, une quadruple avenue de vieux hêtres qui enfonce au loin sa vaste obscurité.

—Ils s'engagèrent dans cette majestueuse allée et, au bout d'un quart d'heure débouchèrent devant la façade grise d'un haut mur encadré dans deux tourelles aux toits en éteignoirs. Le mur, tapissé de fougères et de pariétaires, était percé de deux portes à ogives trifléées : l'une cintrée et spacieuse pour les voitures ; l'autre étroite et basse pour les piétons. Une frêle colonnette de pierre, feuillagée et fleurie, séparait ces ouvertures et se terminait elle-même par un trèfle flamboyant.

—Un gamin gardait des oies sous les hêtres.

—Où sommes-nous ici ? demanda Jacques en lui mettant une pièce de monnaie dans la main.

—A Kervenargan, répondit le pâtre auquel la vue de l'argent délia soudain la langue.

—Dieu soit loué ! murmura Le Chantre ; pourvu maintenant qu'on ne nous jette pas honteusement à la porte !

Ils sonnèrent timidement, et ce fut la jeune fille aux yeux couleur noisette qui vint elle-même leur ouvrir. Elle était vêtue de sa même robe grise au corsage bouillonné, et coiffée du même large chapeau de paille. A l'aspect des deux amis, elle commença par rougir, puis un sourire courut sur ses lèvres malicieuses.

—Que demandez-vous, Messieurs ? dit-elle de sa jolie voix argentine.

—M^{lle} de Kerdouarnec.

—C'est moi.

—Nous sommes chargés, Mademoiselle, reprit Jacques de Vaudières, de vous remettre cette lettre de la part de M^{lle} Le Clainche.

Elle prit le billet, le parcourut rapidement et sa physionomie s'éclaira.

—Entrez, Messieurs, vous êtes les bienvenus...

—Mademoiselle, s'écria Le Chantre, touché de cet accueil hospitalier, vous me voyez confus... J'espère que vous me pardonnerez mes sottises de l'autre jour... Mais vous parlez donc quelquefois français ?

—Oui, Monsieur, toujours avec mes amis, et avec ceux que mes amis me recommandent...

* * *

Quel gai et cordial dîner firent Jacques et Francis entre Renée de Kerdouarnec et l'oncle et la tante, deux bons vieux aux figures patriarcales ! La salle à manger, blanchie à la

chaux, décorée de ces antiques buffets à cloys de cuivre jaune qu'on fabrique à Pont-Croix, ouvrait sur une cour tapissée de vigne ; entre les pampres, les rayons du soleil couchant jetaient une lumière rose sur la nappe blanche où Mariannic apportait des côtelettes d'agneau, une volaille rôtie, du beurre battu le matin même et des crêpes bouillantes. Et Renée causait gaiement, et les deux vieux, heureux de la gaieté de leur petite-nièce, contaient lentement de pacifiques histoires du temps passé. Au dessert, le grand-oncle Kerdouarnec annonça aux artistes qu'ils étaient ses hôtes et qu'ils coucheraient au manoir. Après le dîner on alla se promener au jardin. Ce jardin n'était guère qu'un fouillis sauvage, mais quel charmant fouillis !—Dessiné à l'ancienne mode, avec des allées droites qui le partageaient en quatre carrés bordés de buis, un cadran solaire au centre et une charmille contenante au fond, il était plein de plantes de toutes provenances poussant à la bonne aventure : sarriette et jasmins, pieds-d'alonette et lis de Jersey, fenouils et camélias, poiriers chargés de lichen et vignes échevelées. Toutes ces plantes exhalaient un bon parfum d'automne, et les odeurs attiédies des roses et des citronnelles mettaient au cœur du poète Jacques un délicat germe d'amour qui verdissait et s'épanouissait à mesure qu'il regardait les yeux bruns et les lèvres souriantes de Renée de Kerdouarnec.

Quant à Francis le Chantre, il ne se sentait pas d'aise, et pour mieux marquer son allégresse, il tirait un fou d'artifice de métaphores et d'ingénieuses comparaisons. En même temps la langue lui démangeait de parler du fabuleux Clouet. A la fin, il n'y put tenir, et profitant de ce que la jeune fille causait peinture avec Jacques, il lui demanda :

—Ne possédez-vous pas quelques anciens tableaux au manoir ?

—Un seul, répondit-elle, un vieux portrait qui est dans la famille depuis plus de cent ans.

—Un Clouet ! s'écria Francis, qui exultait.

—Je ne sais pas ce que c'est... Il représente une jeune femme et il est si finement peint que je l'ai pendu dans ma chambre... Je vous le montrerai demain.

Quand ils eurent gagné le dortoir qu'on leur avait préparé dans une des tourelles, Jacques et Francis faillirent tomber dans les bras l'un de l'autre, et leur enthousiasme partit comme un bouchon de champagne.

—C'est un rêve, s'exclamait Francis, nous piétions on plein roman !

—Elle est charmante ! répliquait Jacques.

—Charmanche, d'accord... mais le Clouet, mon cher, voilà qui est merveilleux !

—Le Clouet, d'abord en est-ce un ?... Et puis t'imagines-tu que ces braves gens vont te le vendre ?

—Laisse-moi faire... J'ai mon idée.

—Du reste, ça m'est égal... Je donnerais tous les Clouets pour un baiser sur les doigts mignons de M^{lle} de Kerdouarnec.

Ils dormirent mal et chacun d'eux rêva aux choses qui lui tenaient le plus au cœur : Francis au portrait de Marguerite de Valois, et Jacques aux yeux couleur noisette.

Le lendemain matin, quand ils descendirent dans la salle à manger, ils y furent rejoints par M^{lle} de Kerdouarnec portant le mystérieux tableau.

Il était peint sur panneau et avait la dimension du portrait d'Elisabeth d'Autriche, qui est au Louvre. Si l'on ne pouvait affirmer sûrement qu'il avait été exécuté par François Clouet, il était du moins du même temps et de la même école. Il représentait une toute jeune femme, en buste et vue de trois quarts, ayant un haut corsage bouillonné, coiffée de légers frisons blonds relevés sur les tempes, avec des pierres précieuses semées dans les cheveux. Je ne sais si c'était réellement la protraiture de Marguerite de Valois, mais elle ressemblait d'une façon suprenante à M^{lle} de Kerdouarnec : même ovale délicat, même teint et mêmes yeux brun clair, même sourire enfin plein d'enjouement et de malice.

— Savez-vous qu'on croirait voir votre sœur aînée ! murmura Jacques.

— On me l'a dit déjà, avoua ingénument M^{lle} de Kerdouarnec, et à force de vivre en face de cette peinture, je me suis si bien identifiée avec elle, que j'ai emprunté à la dame du portrait sa coiffure et la forme de son corsage... Je crois que c'est cela surtout qui aide à la ressemblance.

Pendant toute la journée, Francis ne parla plus que du Clouet, et Jacques ne pensa plus qu'à Renée de Kerdouarnec. Ils ne la quittaient guère, du reste, ni l'un ni l'autre ; seulement Francis, qui avait tout son sang-froid, se montrait plus empressé et plus communicatif, dévidant avec entrain toute une bobine de compliments lyriques, tandis que Jacques, comme tous les gens qui sont sérieusement épris, demeurait mélancolique et peu expansif. Renée toujours souriante mais plus songeuse que de coutume, les examinait tous deux alternativement, — étonnée et même un peu dépitée peut-être de trouver l'un si bavard, et l'autre si renfermé.

* * *

Au bout de trois jours, malgré le charme qui les retenait à Kervenargan, les deux amis comprirent qu'ils ne pouvaient abuser de l'hospitalité de M^{lle} de Kerdouarnec, et un matin ils annoncèrent qu'ils comptaient prendre congé de leurs hôtes dans la soirée. Au milieu de l'après-midi, Francis profita sournoisement de ce que Jacques causait avec les vieux parents, pour se glisser dans le jardin, où il avait aperçu Renée occupée à cueillir des roses.

Il s'approcha d'elle de l'air à la fois inquiet et décidé de quelqu'un qui vient de prendre une grande résolution :

— Mademoiselle, lui dit-il, avant de partir, je viens au nom de mon ami et au mien vous adresser une requête qui vous paraîtra peut-être indiscrète...

La jeune fille tressaillit ; il remarqua qu'elle avait les yeux moins limpides que de coutume, et que son malicieux sourire s'était envolé.

— Voici, continua-t-il en prenant son courage à deux mains... Voudriez-vous nous vendre le portrait que vous nous avez montré ?

— Mais, répondit-elle, surprise, ce tableau appartient à mon grand-oncle, et s'est à lui que vous devez adresser votre requête.

— Oh ! répondit Francis, j'ai cru remarquer que vos grands-parents ont pris l'habitude de faire tout ce que vous voulez, et si vous consentez à nous céder le portrait, ils ratifieront certainement le marché...

— En ce cas, Monsieur, répliqua-t-elle piquée, puisque vous êtes si perspicace, vous avez dû voir aussi que je tenais beaucoup à ce portrait... Je serais désolée de m'en séparer...

— Les choses pourraient s'arranger, insista-t-il avec un air fin ; peut-être y aura-t-il un moyen de le céder à l'un de nous sans toutefois vous en séparer !

— Qu'entendez-vous par là ? murmura-t-elle en rougissant.

— J'ai une seconde proposition à vous adresser... Je connais un garçon qui a une jolie position de par le monde, qui gagne bon an mal an une vingtaine de mille francs et qui vous aime passionnément... Vous déplairait-il de l'épouser ?

— Quoi ! balbutia-t-elle étourdiment au milieu d'un éblouissement, M. de Vandières vous a chargé ?...

— Jacques, interrompit-il stupéfait... il n'eut pas le temps d'en dire plus long ; elle s'était enfuie, toute troublée et avec un pouce de rouge sur la figure.

Il resta penaud. — C'était à Jacques qu'elle pensait ! soupira-t-il, décontenancé — puis la réflexion venant, il ajouta en son par-dedans :

“ J'allais faire un pas de cleric assez coquet, moi, en essayant de couper l'herbe sous le pied de ce pauvre Vandières... Morbleu ! soyons bon camarade, et allons prévenir Jacques que c'est pour lui que le four chauffe...”

Mais quand il rentra dans la salle à manger, il n'y trouva plus Jacques de Vandières.

Le poète avait vu M^{lle} de Kerdouarnec sortir du manoir et se diriger vers le chemin de la lande, et il l'avait suivie afin de prendre congé d'elle. Il la rejoignit à la lisière d'un petit bois de chênes verts, d'où l'on apercevait la mer poussant ses vagues blanchissantes jusqu'aux anfractuosités des rochers couverts de vieux arbres échevelés.

— Mademoiselle, commença-t-il d'une voix un peu étranglée... nous allons être obligés de vous quitter, car il se fait tard ; mais avant de partir, permettez-moi de vous remercier de votre hospitalité si affectueuse et si cordiale... Laissez-moi vous dire que j'emporte de Kervenargan un souvenir qui ne s'effacera plus...

Elle restait silencieuse et marchait à côté de lui, les yeux baissés et tordant nerveusement des brins de genêt.

Elle semblait croire que Jacques avait encore quelque chose à lui dire et elle avait l'air d'attendre qu'il achevât. Mais il était redevenu taciturne, et ils poursuivaient leur chemin côte à côte dans la lande solitaire.

— Monsieur, reprit-elle enfin sans lever les yeux, votre ami m'a confié que vous désirez vivement avoir le portrait qui est chez moi... Prenez-le, j'ai le plus grand plaisir à vous l'offrir...

— Ah ! s'exclama-t-il, violemment ému, ce n'est pas le portrait que je voudrais garder, c'est celle qui lui ressemble !... Pardonnez-moi, continua-t-il confus, je ne comptais pas... je n'osais pas vous en parler ; mais c'est plus fort que moi... je vous aime !

— Je... le savais, murmura-t-elle en tordant plus fort les brindilles de genêt dans ses doigts.

— Vous le saviez !... Vous l'aviez deviné ?...

— Votre ami me l'avait dit, répliqua-t-elle ingénument.

— Et vous consentez à devenir ma femme ? s'écria-t-il en lui baisant les mains.

—Oui... Mais pourquoi ne me l'avez-vous pas demandé vous-même ?

Et il se mit à genoux devant elle.

Puis ils reprirent lentement le chemin de la chénaie, déjà embrumée par le crépuscule, et où les glands mûrs tombaient de temps en temps avec un bruit léger. La tranquillité du soir descendait sur la lande, et l'air était si calme qu'on entendait au loin la sourde respiration de la mer. Ils étaient si absorbés dans leur bonheur, qu'ils ne virent pas Le Chantre qui accourait vers eux à grandes enjambées.

—Eh bien ! cria-t-il essouffé à Jacques, tu t'oublies, et voici la brune ; nous ne serons rentrés à Douarnenez qu'à la nuit close !

—Je ne pars plus, répondit de Vandières, et prenant la main de Renée, il ajouta :—Je te présente ma fiancée.—En même temps, il serrait le bras de Francis et lui murmurait à l'oreille :—Merci mon brave !

—Merci !... De quoi ? murmurait l'autre, ahuri ; puis il soupira mélancoliquement :—Ainsi, tu m'abandonnes ?... Tu me laisses retourner seul à Douarnenez ?

—D'abord, vous ne partirez que demain, Monsieur Le Chantre, dit Renée de Kerdouarnec, et puis, poursuivit-elle, non sans une pointe de malice, consolez-vous, nous vous donnerons le portrait comme cadeau de noce.

ANDRÉ THEURIET.

JUGEMENT HABLE

Au commencement du XVIII^e siècle, un marchand ture perd une bourse contenant deux cents pièces d'or. Il fait annoncer par le crieur public que celui qui l'aura trouvée et la lui rapportera aura la moitié de la somme. Un matelot se présente avec la bourse et réclame la récompense promise.

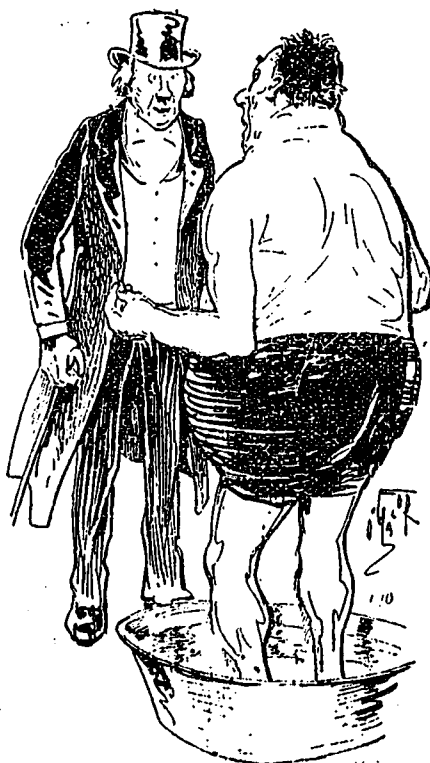
Le marchand pour éluder sa promesse dit qu'avec les deux cents pièces d'or, la bourse contenait une émeraude de très grand prix ; qu'il faut que le matelot la lui rende s'il veut avoir la moitié de la somme. Celui-ci prend le ciel à témoin qu'il n'a point vu d'émeraude dans la bourse. Il est conduit avec le réclamant devant le grand vizir Cherbull qui dit au marchand : "La bourse que vous avez perdue contenait, dites-vous, une émeraude, le matelot proteste que la bourse qu'il a trouvée et qu'il offre de vous rendre, ne contenait que deux cents pièces d'or. Il est donc manifeste que cette bourse et l'or qu'elle contient ne sont point l'objet que vous réclamez. Pour qu'on ne s'y trompe plus, vous aurez soin de faire annoncer, par le crieur, une bourse contenant, avec deux cents pièces d'or, une émeraude de grand prix. Quant au matelot, il gardera pendant quarante jours, l'or qu'il a trouvé ; et si celui qui l'a perdu ne se présente pas dans cet espace de temps, il en jouira comme d'un bien lui appartenant.

RECETTES

Paté de pommes.—On pèle les pommes, on enlève les pépins et on jette les pommes dans de l'eau. On les fait cuire sur un feu vif, dans un vase découvert. La cuisson est rapide ; lorsqu'elles sont cuites, on les remue vivement pour en former une espèce de marmelade épaisse qu'on met dans des assiettes, en couches d'environ deux pouces d'épaisseur. On place ces assiettes dans un four à pain après que le pain en a été retiré. Le lendemain on détache la pâte avec un couteau. Le dessus forme une peau assez sèche, mais le dessous est encore mou. On place ces galettes sur une claie à pruneaux, en mettant le côté mou en-dessus, et on y ajoute ce qui aurait pu rester dans l'assiette. On unit avec un couteau la surface des galettes et on les remet au four chauffé au même degré. Après cette cuisson on peut conserver la pâte de pommes comme les autres fruits secs. Lorsque la saison des pommes est passée on peut faire de la marmelade avec cette pâte. On peut y ajouter du sucre et de la cannelle.

Moyen d'enlever aux pantalons la forme des genoux.—Lorsqu'un pantalon de drap a été porté longtemps, il prend la forme du genou, de telle sorte que, lorsqu'on est debout, il présente à la hauteur du genou une bouffissure que fait très mauvais effet. On la fait disparaître en mouillant le drap à l'avers et en passant dessus un fer convenablement chauffé, de manière à bien sécher le drap. Cette opération n'altère pas l'étoffe.

L'ORDONNANCE



—Ah ça ! que faites-vous dans cette cuvette ?...
Mais, docteur, je vais prendre une de vos pilules comme vous me l'avez ordonné... dans un peu d'eau !...

Cors—Verrues—Employez l'onguent de McGale. Une cure certaine pour les cors et verrues. Pas de marques ni douleurs. Franc de port.—**B. E. MCGALE, Chimiste,**
2123 Rue Notre-Dame, Montréal.

REGLEMENT POUR LE CAREME DE 1900

Voici le règlement qui devra s'observer, cette année, dans le diocèse pour le jeûne et l'abstinence, durant le carême :

1—Les quatre derniers jours de la Semaine-Sainte seront maigres ;

2—Tous les dimanches seront gras ;

3—Tous les lundis, mardis, jeudis et samedis—à l'exception du samedi des Quatre-Temps, du Jeudi-Saint et du Samedi-Saint—tout le monde pourra faire le repas principal en gras ; et ces jours-là, les personnes, légitimement empêchées ou dispensées de jeûner, pourront faire les trois repas en gras ;

4—Les autres jours, c'est-à-dire tous les mercredis et les vendredis, ainsi que le samedi des Quatre-Temps, le Jeudi-Saint et le Samedi-Saint, seront maigres ;

5—On devra s'abstenir de faire usage d'aliments maigres et d'aliments gras au même repas ;

6—L'obligation de jeûner devra s'observer tous les jours de la semaine—les dimanches exceptés—comme à l'ordinaire.

PAR ORDRE DE MGR L'ARCHEVÊQUE.

TIGRE ET PAON

On prétend, aux Indes, que le tigre fascine le paon. C'est une croyance très répandue parmi les naturels du pays. Les indigènes sont si convaincus de l'influence du tigre sur le paon qu'ils en tirent parti pour chasser l'oiseau. L'histoire suivante semblerait prouver qu'il y a, en tout ceci, un certain fonds de vérité :

Un chasseur anglais, M. Tytler, se trouve un jour, en tournant un bois, en face d'un paon. Il approche avec précaution. L'oiseau restait immobile et regardait attentivement, comme fasciné, une touffe de buissons qui se trouvait devant lui.

Le chasseur examina les buissons à son tour.

Quel ne fut pas son étonnement ! Un tigre remuait les branches ; il sortit lentement et se mit à ramper accroupi vers le paon. Un tigre si près d'un village, dans ce pays déjà civilisé ! On avait jamais dit qu'il y eût encore des tigres dans la région. Le chasseur n'en revenait pas.

Il se fit sans doute, cette sage réflexion qu'il était inutile de s'étonner plus longtemps et qu'il fallait profiter de l'aubaine. On ne tire pas, tous les jours de sa vie, un tigre.

Et il leva son fusil, qu'il dirigea avec lenteur sur l'animal féroce. Nouvel étonnement, suivi de stupéfaction. Il vit le tigre se dresser sur ses pattes d'arrière, jeter vers le ciel ses pattes de devant et s'écrier d'une voix étranglée, rauque de terreur, dans la langue même du pays :

—Non ! non ! monsieur, non, ne tirez pas.

Quel tigre extraordinaire ! Le chasseur avait entendu raconter tant de légendes sur les loups-garous, sur les tigres savants, sur les animaux enchantés des Indes qu'il eut malgré lui, un moment de stupeur et d'hésitation. Mais son émotion ne dura qu'une seconde. L'animal qui l'implorait se métamorphosa en un clin d'œil ; il laissa tomber sa peau avec précipitation et, à la place du fauve, apparut un homme : c'était un chasseur indigène, qui avrit l'habitude de se déguiser en tigre ; sous cet accoutrement, disait-il, il lui était facile d'approcher les paons. Il les approchait toujours assez pour pouvoir les tirer avec des flèches ; parfois même, l'oiseau était à tel point hypnotisé qu'on parvenait à le saisir vivant.

Pendant cette explication, le paon reprit sa liberté. Mais le chasseur anglais avait vu la scène et affirme, depuis, que positivement les tigres fascinent les paons.

C'est tout de même possible. Cela arrive tous les jours entre petits oiseaux et oiseaux de proie. Mais un chasseur qui prend un homme pour un tigre est-il bien capable de reconnaître si un paon est fasciné ou non ? Le paon était-il même un paon ? Non restons sceptiques. Et nous attendons patiemment une nouvelle preuve des affinités mystérieuses qui peuvent exister entre un tigre et un paon.

HENRI DE PARVILLE.

LE VERRE D'EAU DE PASTEUR

Les nouvelles causeries, pleines d'intérêt, de notre sympathique collaborateur, le Dr Max, dans lesquelles, il nous parle de microbes, me rappellent une curieuse mésaventure, qui survint un jour à notre illustre et regretté compatriote Pasteur ; sa particularité piquante vous fera certainement plaisir à connaître ; aussi vais-je, de mon mieux, vous la conter.

Ceci se passait à table. Pasteur avait, autour de lui, ses petits enfants qu'il chérissait particulièrement et, pendant le repas, il leur expliquait sa merveilleuse découverte, donnant des détails, que ses jeunes auditeurs écoutaient avec une grande attention. Aussi, heureux de voir l'intérêt qu'ils prenaient à sa conversation, il leur faisait des descriptions aussi précises que possible, pour leur âge, si bien que chacun d'eux le comprenait à merveille et retenait facilement chaque mot qu'il disait.

Puis vint le dessert, et voulant joindre l'exemple à la théorie, il prit une superbe grappe de raisins, qu'il lava, avec beaucoup de soins, dans un verre d'eau qu'il avait demandé à cette intention.

« Faites comme moi, mes enfants, leur dit-il, lavez vos fruits soigneusement, car chacun d'eux possède, à sa surface, une quantité de microbes tellement considérable, et souvent, ces microbes sont d'une virulence si pernicieuse, que, s'il vous était possible d'en vérifier l'existence à l'œil nu, pas un de vous n'oserait plus porter à sa bouche un seul grain de raisins. »

Tout en causant, il les mangeait, après les avoir examinés avec soin, un à un, puis lorsqu'il eut terminé, éprouvant, tout à coup, une forte envie de boire, distrait qu'il était toujours par ses recherches incessantes, il prit, sans le regarder, le verre d'eau et l'avalala d'un trait.

L'ébahissement fut tel, parmi ses jeunes convives, qu'aucun d'eux ne songea à lui faire remarquer l'erreur qu'il venait de commettre, et, y auraient-ils songé que, certainement, pas un n'eût osé le lui dire. Chacun d'eux cependant, le cœur bourré de remords, s'attendait à une catastrophe en songeant à ce qu'il venait d'apprendre, de la bouche même du grand homme, mais, heureusement, contrairement à leurs prévisions, Pasteur n'en fut pas le moins du monde incommodé.

Il manquait, sans doute, la cause déterminante, comme pour l'expérience de la foudre, nous dirait le Dr Max, c'est pour cela qu'il fut indomne.

PAUL MARCET.

L'ASTHME GUERI

Envoyez votre adresse et vous recevrez un échantillon pour essai de la Poudre ANTI-ASTHMATIQUE DU DR CODERRE. Voyez l'annonce à la page 95. Adressez :

THE WINGATE CHEMICAL CO.

MONTRÉAL.

LES COULEUVRES ET LE LAIT

Elle est fausse, la légende d'après laquelle les couleuvres se glissent dans les étables pour têter les vaches, les brebis et les chèvres ! Je m'en doutais bien. Seulement, on pouvait se demander : Qu'est-ce que les couleuvres viennent faire dans les étables ? Y chercher un gîte chaud ? Non, les paysans affirment que les serpents viennent positivement traire leurs vaches. On trouve dans certains bois de montagne, une variété de couleuvres bien connue, et l'on trouve aussi beaucoup d'étables comme chacun sait. Il ne me fut pas difficile, dernièrement, de prendre l'avis des campagnards.

—Monsieur, les couleuvres se gorgent de lait.

La légende circulait donc à la montagne comme à la plaine. On disait même qu'il y aurait imprudence pour une nourrice à s'endormir dans les prés. L'odeur du lait attire le serpent.

Je connais, tout près du lac des Quatre-Cantons, un petit bois joli où nichent, avec certaine abondance, les couleuvres, et je connais aussi les propriétaires de plusieurs chalets dans la montagne et, notamment, l'un d'eux qui s'amuse à apprivoiser ces reptiles.

—Est-ce que les couleuvres entrent à l'étable ? demandai-je un matin.

—Assez souvent.

—C'est donc qu'elles aiment le lait ?

—Si elles l'aiment, monsieur ! mais elles s'en vont traire le lait avant nous.

Toujours la légende.

—Voulez-vous m'être agréable ?

—A votre disposition.

—Tâchez de me prendre une couleuvre ; puis, vous me l'enfermerez là, dans ce bahut, sur de l'herbe fraîche, en face d'une bonne jatte de votre meilleur lait, et vous la laisserez en tête à tête avec cette provision. Vous regarderez le niveau du liquide. Je voudrais savoir combien une couleuvre peut boire de lait dans sa journée. Voulez-vous ?

—Dès demain, vous aurez votre couleuvre.

Je l'avoue : elle ondulait avec élégance. Et le lait ? On apporta la jatte pleine ; on enferma le serpent et la jatte dans le bahut. Et, maintenant, bon déjeuner : je repasserai demain de bonne heure.

Je fit ouvrir le bahut. La couleuvre dormait, au fond, sur l'herbe. La jatte de lait était intacte, pleine comme la veille.

Mon hôte était stupéfait :

—Elle n'a pas pris une goutte de lait ! murmura-t-il. Monsieur, c'est une exception ; les couleuvres en absorbent des litres !

Recommençons. Et, le lendemain, autre couleuvre, autre pot de lait, même tête à tête. Même résultat. Mon hôte n'en revenait pas, et il n'en est pas encore revenu.

Préjugé. Ce n'est pas le lait que les couleuvres vont chercher dans les étables. Ce sont les souris et les rats. Elles font concurrence aux chats, et c'est si vrai qu'il n'est pas rare de voir un chat éventrer une couleuvre à coup de griffe. Les chats chassent le serpent.

M. Galien Mingeau a mentionné, dernièrement, le fait suivant, dont il fut témoin : une belle couleuvre de Montpellier, adulte, avait pris l'habitude de s'introduire dans une bergerie

des environs de Nîmes. Le berger disait qu'elle venait têter ses brebis ; mais, dans la même bergerie, il y avait une lapinière et, sans que l'on pût savoir comment, le nombre des lapereaux diminuait sans cesse. La couleuvre devonait gênante ; on la tua. Son estomac contenait deux petits lapereaux. C'est ainsi qu'elle se gorgeait de lait !

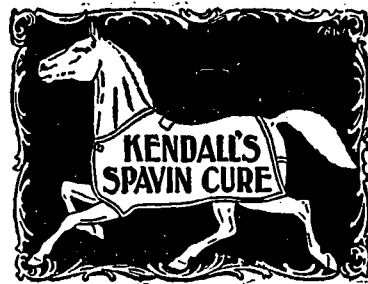
M. Mingeau, un jour, dépose une jatte pleine de lait saupoudré d'acide arsénieux dans un endroit rocailleux, exposé au soleil, un vrai nid à couleuvres. Jamais on ne vit de couleuvres s'approcher, et on n'en trouva aucune empoisonnée, ni sur place ni aux environs.

Comment, d'ailleurs, un serpent sucrait-il les mamelles des vaches ou des brebis ? La langue des couleuvres est fourchue, cornée ; c'est elle qui fait l'action d'organe du tact. La bouche est privée de véritables lèvres, et s'oppose à la succion.

Et voilà comment les couleuvres vont traire les vaches dans les étables des paysans ! Encore une légende par terre !

HENRI DE PARVILLE.

EPARVINS, VESSIGONS, Suros, Courbes, et toutes les formes de boiterie cèdent au



Fait mille guérisons chaque année. Approuvé par les meilleurs éleveurs et connaisseurs de chevaux partout. Prix : \$1.00 ; six pour \$5. Comme liniment à l'usage des familles, il n'a pas d'égal.

West Loue, Ontario, Can., 14 déc. 1898.

DR. B. J. KENDALL CO.

Chers Messieurs :—Il y a un an, j'avais un cheval de prix qui devint boiteux. Je le menai au vétérinaire qui dit que c'était un cas d'Éparvin Oculaire et me donna peu d'espoir, tout en appliquant un puissant vésicatoire. Cela ne fit qu'empirer les choses et le cheval devint si boiteux qu'il ne put se tenir debout. Après avoir essayé tout en mon pouvoir, j'allai raconter les faits à un voisin. Il me donna un de vos livres que j'étudiai avec soin. Étant résolu à ne rien épargner pour mon cheval, à la pharmacie la plus proche je me procurai une bouteille de votre "Spavin Cure" et l'employai en suivant consciencieusement les directions. Avant que la première bouteille fut finie je remarquai une amélioration et quand je fus rendu à la moitié de la septième bouteille, mon cheval était complètement guéri : il n'y restait pas le moindre vestige de mal. Après avoir discontinué le traitement, je pris grand soin du cheval et ne lui imposai que de légers travaux pour voir si le remède avait accompli une cure radicale. Puis je le mis aux gros travaux et à mon entière satisfaction il ne laissa plus voir de tendance à boiter de tout l'été.

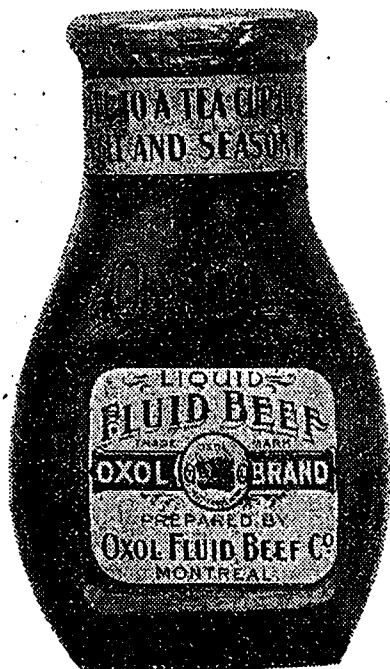
Je puis recommander le "Kendall's Spavin Cure" non seulement comme remède excellent, mais, encore, certain, à tous ceux que cela peut intéresser.

Tout à vous.

SAMUEL TRITTEN.

Demandez à votre pharmacien le "Kendall's Spavin Cure" aussi "Un traité sur le cheval," livre donné gratis, ou adressez-vous à

Dr J. B. Kendall, Enosburg Falls, Vt.



LE THE DE BŒUF OXOL

DONNE LA FORCE ET SUSTENTE LA VIE.

Une once d'OXOL, contient plus de matière nutritive qu'une livre d'Extrait de Bœuf ou que le thé de bœuf fait à la maison.

Préparé par la

Oxol Fluid Beef Co.,
MONTREAL.

A VENDRE PAR **B. E. McGALE,**

2123 rue Notre-Dame, Montreal.

Restaurateur de Robson

Plus de cheveux gris

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.

Propriétaire :

J. T. GAUDET, Pharmacien,

JOLIETTE, P. Q.

10c

Sur réception de 10c en argent ou en timbres-poste nous vous enverrons franc de port 10 jolies Cartes de Naissance. Élégantes et dessins attrayants.

L'AMI DU LECTEUR, 2 Maple Avenue, Montréal.

JUGE ET JURY

L'Homme qui se sert de Cirage à Chaussures

est son propre juge et le jury ne peut pas être en désaccord.

Mottez

Les Cirages Speciaux a Chaussures de



A L'ESSAI
PUIS ATTENDEZ
LE VERDICT.

L. H. PACKARD & Co,
MONTREAL.

... AVERTISSEMENT ...

CECI EST LA BOITE QUE L'ON IMITE



C'est sa merveilleuse popularité qui est la cause de cette imitation. Soyez sur vos gardes.

Procurez-vous le véritable Café "SEAL BRAND"

Chez tous les bons épiciers.

CHASE & SANBORN, Montréal et Boston.

L'ASTHME GUÉRI

ECHANTILLON GRATUIT

La surprenante nouvelle que l'ASTHME PEUT ÊTRE GUÉRI venant d'un homme aussi autorisé que l'était feu le Dr J. Eméry Coderre, qui au cours d'une pratique de plus de 50 ans a eu une large expérience et de merveilleux succès dans le traitement des maladies des organes respiratoires, vous prouve que la Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre apporte un soulagement immédiat aux plus violentes attaques d'asthme. Son emploi régulier ne contribue pas seulement à soulager le malade mais rend les attaques moins fréquentes, puis en empêche pour tout bon le retour.

Dans les cas d'ENROUEMENTS GRAVES, d'OPPRESSIONS BRONCHITQUES et de TOUX OBSTINÉES, cette poudre sera considérée hors de prix. Convaincus que le moyen honnête de rendre un Remède est de laisser ceux qui voudraient l'acheter reconnaître par eux-mêmes ses mérites avant de faire l'achat—à chaque victime de ces maux qui nous enverra son nom et son adresse nous ferons parvenir gratuitement un paquet-échantillon de la Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre.

Elle soulage immédiatement !
Elle guérit les cas les plus obstinés !!
Elle est absolument sûre !!!

Echantillon gratis — En dimensions ordinaires 50c. et \$1.00, franc de port, sur réception du prix. Toutes commandes ou communications doivent être adressées :

The Wingate Chemical Co.
(Limited.)
2 MAPLE AVENUE,
MONTREAL.

Notre prochain numero

Le prochain numéro de l'AMI DU LECTEUR contiendra comme feuilleton complet un charmant récit intitulé

LE DEVIDOIR

qui n'a jamais été publié dans ce pays. On y trouvera aussi des articles sur les sujets les plus attrayants. N'oubliez pas de donner votre commande à quelque dépôt de journaux.



Le Chemin de Fer Populaire

ET Favori chez les Touristes

Il vous porte à tous les points où la pêche, la chasse, les beautés de paysages vous attirent. Ses voies couvrent une longueur de 4186 milles, ce qui en fait, en réalité, un chemin de fer national.

C'EST REELLEMENT

La Grande Voie Ferrée entre l'Est et l'Ouest.

Trois Trains Rapides chaque jour, excepté le dimanche, entre

MONTREAL, TORONTO, DETROIT NIAGARA, CHICAGO
et toutes autres places dans l'Ouest.

(Pour les trains du dimanche, lisez les tableaux horaires.)

Des Montagnes d'Ontario où se trouvent les beaux

LACS MUSKOKA SONT ATTEINTES PAR LE GRAND TRONC,

lequel est, en plus, une route directe aux Chûtes de Niagara là où le même chemin de fer a, au-dessus du "Niagara Gorge" un pont à double arche et en acier : une vraie merveille.

Des Trains directs aux Montagnes Blanches, aux Sources Poland, à Portland et à toutes les stations balnéaires du littoral de l'Atlantique. Aussi pour les villes d'eau du bas du St-Laurent : Cacouna, Dalhousie, etc.

C'est encore ce chemin de fer qui est le plus direct pour Québec ; il offre aux voyageurs une vue complète de ce panorama renommé : Québec, sa citadelle, ses remparts, les Plaines d'Abraham, l'île d'Orléans et la chute Montmorency.

Demandez à tous nos agents les renseignements nécessaires. Des brochures, des cartes, etc., sont à la disposition du public.

CHAS. M. HAYS,
Gérant général,
Montréal.

GEO. B. REEVE,
Agent général du trafic,
Montréal.

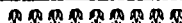
W. E. DAVIS,
Agent général de passagers et de
billets, Montréal.

GEO. T. BELL,
Premier Assistant-gérant
général et agent des passagers
à Chicago.

GEO. W. VAUX,
Asst. Gen. Pass. Agt.,
Montréal.

D. O. PEASE,
Agent du district pour les
passagers,
Montréal.

Voulez-vous un verre de BON BRANDY ?



Demandez le

. BRANDY PH. RICHARD .

V. S. O. P.

Dont le GOUT, l'AROME sont des plus exquis.

ESSAYEZ-LE

Cela paie d'avoir soin de votre Cheval



LE REMÈDE NATIONAL
pour les vésicules guérit posi-
tivement :

Les Vésicules, les Plaies, les
Crevasses, la Picote et les Bles-
sures aux Epaulles.

Dans le cas de maladie du
trayon de vaches il assure une
guérison immédiate et certaine.

Le Remède national pour les
Vésicules agit pendant que le
cheval travaille. Il est en grosses
bouteilles de deux onces et
envoyé sur réception de 25 cts
franc de port.

THE ENGLISH EMBROCATION Co., 337e rue St-Paul,

Envoyez 3 cts pour échantillon gratis.

Montreal.

QUESTION RELATIVE

CONCIERGE



—Vous savez, mame Chiffart, le propriétaire s'est fait voler son portefeuille avec
\$30.000 dedans.

—C'est malheureux, mais vaut encore mieux que ce soit arrivé à lui qu'à un pau-
vre malheureux.

Une chance sans précédent

Des primes artistiques pour
le public lecteur.

Dans le double but de nous montrer
reconnaisants pour l'encouragement
que nous a accordé le public et, aussi,
pour disséminer certaines gravures
réellement artistiques, nous avons
décidé de faire l'offre que voici :

A tous ceux qui, étant nouveaux
abonnés, nous enverront VINGT-CINQ
CENTS pour l'abonnement, plus CINQ
CENTS pour la poste, nous enverrons au
choix une des gravures suivantes :

Ste Famille, St Joseph, Sacré
Cœur Jésus, Sacré Cœur Marie, Im-
maculée Conception, Le Bon Pasteur,
Jésus portant sa Croix, Ste Hélène,
Ste Philomène, Ste Cécile, Ste Agnès,
Ste Marguerite, N.-D. du Saint
Rosaire.

Le printemps, L'Été, L'Hiver,
La boisson favorite, L'Espérance,
Souvenir du Mariage, Mort d'un
père, Mort d'une mère.

On remarquera qu'il y a dans cette
série de gravures des sujets religieux
et des sujets inspirés par la senti-
mentalité ou l'idée de famille.

Qu'on n'oublie pas de répandre cette
bonne nouvelle et de donner à tous la
chance de recevoir un excellent journal
et en plus une prime de première classe.

L'AMI DU LECTEUR,
No 2 Maple Avenue,
Montréal.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

Organe du foyer domestique

ABONNEMENT : Un an \$2.00 ; Six mois \$1.25

(Strictement payable d'avance)

PRIX DU NUMÉRO, 5 CENTIMS

POIRIER, BESSETTE & CIE

Propriétaires.

516, RUE CRAIG, MONTREAL

PILULES DE NOIX LONGUES
McGALE POUR
AFFECTIONS BILIEUSES &c.

Le vrai remède du printemps

*Avis aux Familles pour la Conservation
de leur Santé!*

LES PILULES de Noix Longues de McGALE . . .

Etant purement Végétales, peuvent être données en toutes saisons et dans tous climats; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilioux

Prenez 2 ou 3 Pilules en vous couchant, et 1 ou 2 le matin à jeun, et répétez la même dose 2 ou 3 jours après, ou au besoin.
TRAITEMENT.—Mangez peu, choisissant une nourriture simple et légère, substantielle et facile à digérer; exercice modéré.

La Jaunisse.

Prenez 2 Pilules tous les matins à une heure régulière, avant de manger, et buvez 3 fois par jour, un verre à pied de tisane de Dandelion dont voici la recette: 2 onces de Racine de Dandelion dans une pinte d'eau bouillante, laissez tremper pendant une heure et coulez.

Constipation, Dyspepsie, Indigestion.

1 Pilule avant de dîner ou en se couchant ou au besoin.
TRAITEMENT.—Aliments nourrissants et légers. Ne jamais prendre ni soupes ni ragoûts, et boire très peu d'aucune liqueur en mangeant; exercice modéré en plein air.

Les Pilules de McGale sont les meilleures Pilules de famille pour l'usage général. Les directions et explications entourent chaque boîte. Voyez que le nom de McGale se trouve sur chaque paquet.

25c. PAR BOITE; 5 BOITES POUR \$1.00.

Expédié franc de port sur réception du prix.

B. E. McGALE, Chimiste, Montréal.



HUILE DE MORGAN

POUR

CHEVAUX ET BÊTES A CORNES

POUR ÉPARVIN. Pour éparvin d'os ou de sang, nous recommandons de panser avec de l'huile, en premier. Après, faites usage de l'huile deux fois par jour pendant quelques jours. Après que vous aurez fini l'usage de l'huile appliquez de l'huile d'olive pour guérir la plaie.

POUR BLESSURES PAR LE HARNAIS. Appliquez une petite quantité de l'huile sur la blessure pour une guérison certaine.

POUR ENFLURE. Frottez bien l'enflure avant de faire usage de l'huile.

POUR ECLISSE. Servez-vous de l'huile de la même manière que pour l'éparvin d'os et de sang.

MAL D'ÉPAULE. Faites usage de l'huile sur la partie où se trouve le mal. Faites attention de ne pas trop l'étendre.

POUR CRAMONNURE. Appliquez un peu d'huile pour quelques jours, et elles seront guéries.

POUR COURBES. Faites usage de l'huile sur la courbe, appliquez un bandage un peu serré après l'application de l'huile et vous serez certain d'une guérison.

POUR CRAVASSES. Lavez les pattes du cheval avec du savon de castile, essuyez-les ensuite faites application de l'huile, et dans les cas sévères, faites usage de la poudre de condition Universal et vous êtes certain d'une guérison.

JOINTURES ROIDES. Frottez la jointure avant d'appliquer de l'huile que vous userez tant que vous n'aurez pas obtenu une guérison.

POUR LA GOURME. Appliquez de l'huile à l'extérieur, trois fois par jour, lorsque vous aurez blessé le cheval, vous serez certain d'une guérison.

POUR BRULURES. Faites usage d'une petite quantité de l'huile sur la partie brûlée, deux ou trois fois par jour, et vous serez certain d'une guérison.

POUR LES CORNS. Après avoir ôté le fer du cheval vous lui plainerez la corne bien mince vous verrez une petite tache rouge sous le fer, et vous appliquerez de l'huile trois fois par jour, pour plusieurs jours en suivant cette direction vous êtes certain d'une guérison.

POUR MALADIES DE PIED. Levez la patte du cheval et versez de l'huile dans le pied, et tenez la jusqu'à ce que l'huile soit pénétré dans la corne. Vous voyez souvent des chevaux qui boitent à cause de la fièvre qu'ils ont dans les pattes, et la corne trop sèche, l'usage de l'huile apportera une guérison dans ces cas.

POUR TUMEUR SUR LES PATTES. Faites usage de l'huile comme pour les éparvins.

PUFF SUR LES PATTES. Appliquez de l'huile sur les pattes blessées avec de l'huile; si c'est possible faites usage de l'huile deux ou trois fois par jour.

POUR BÊTES A CORNES

POUR LES VACHES QUI ONT MAL AUX TRAYONS. Appliquez de l'huile deux fois par jour pendant deux ou trois jours, et elles seront guéries.

POUR MAL DE CORNES. Appliquez l'huile sur les cornes et versez en une petite quantité entre les cornes et elles seront guéries.

POUR COUPURE, DÉCHIRURE, BOITURE, ENFLURE, BRULURE. Appliquez l'huile comme pour les chevaux.

Pour d'autres informations, s'adresser à

LANE MEDICINE CO., MONTREAL.

Ne soyez pas trompés

les Préparations du Dr. Coderre portent sa Signature et sa Photographie

LES PRÉPARATIONS

DU

DR. CODERRE

sont approuvées par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal, de la Faculté de Médecine de l'Université du Collège Victoria.



LES PRÉPARATIONS

DU

DR. CODERRE

prescrites et employées dans sa pratique depuis 50 ans, avec le plus grand succès, sont aujourd'hui les Remèdes de Famille les plus en vogue.

SIROP DES ENFANTS DU DR CODERRE

Tel que prépare par J. EMERY CODERRE, M. D., Professeur de Matières Médicales et de Thérapeutique

MÈRES ET NOURRISES

Lisez avec soin les avantages que le Sirop de Coderre a sur tout autre Sirop Calmant ou Cordial offert pour les maladies des enfants.

LE SIROP DES ENFANTS DU DR CODERRE est préparé avec soin, suivant la formule du Dr Coderre, et a été employé par lui dans sa pratique privée pendant des années ayant au delà de 50 ans d'expérience.

LE SIROP DE CODERRE est hautement recommandé par les Professeurs de la Faculté de Médecine du Collège Victoria, Montréal.

LE SIROP DE CODERRE est parfaitement sûr et peut être administré sans aucun danger contre les maladies pour lesquelles il est recommandé.

LE SIROP DE CODERRE est exempt de tout repos ou de substances désagréables.

LE SIROP DE CODERRE guérit les Coliques et les douleurs de la dentition.

LE SIROP DE CODERRE guérira la diarrhée des enfants et les irrégularités des intestins causées par la dentition.

CERTIFICATS

Nous soussignés, Médecins, après avoir pris communication de la composition du SIROP DES ENFANTS, certifions que ce Sirop est préparé avec des substances médicamenteuses propres au traitement des maladies des enfants, telles que :—Coliques, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse, Toux, Rhume, etc., etc.

E. H. TRUDEL, M. D., Professeur d'accouchements et des Maladies des Femmes et des Enfants.

J. B. BIBAUD, M. D., Professeur d'Anatomie.

P. MUNROE, M. D., Professeur de Chirurgie et de Clinique Chirurgicale.

P. BEAUBIEN, M. D., Professeur de Pathologie interne et de Clinique Médicale.

THS. E. D'ODET D'ORSONNENS, M. D., Professeur de Chimie et de Pharmacie.

HECTOR PELLETIER, M. D., Professeur d'Instituts de Médecine.

A. B. CRAIG, M. D., Professeur de Médecine Légale et de Botanique.

A. T. BROSSEAU, M. D., Professeur de Botanique.

G. O. BEAUDRY, M. D., Démonstrateur d'Anatomie.

A. B. GRAIG, M. D.

L. B. DUROCHER, M. D.

O. RAYMOND, M. D.

D. W. ARCHAMBAULT, M. D.

L. O. BEAUDRY, M. D.

A. P. DEL VECCHIO, M. D.

ALEX. GERMAIN, M. D.

ELZEAR PAQUIN, M. D.

J. A. ROY, M. D.